

NOUVELLE COLLECTION HISTORIQUE

JEAN SAVANT

Alexandre  
*de*  
Rennenkampf



CALMANN-LÉVY

## CHAPITRE VIII

### CHRISTIAN-DANIEL RAUCH

« Il est des choses sur lesquelles le temps n'a pas de pouvoir... »

Alexandre de Rennenkampf.

**L**E mariage d'Amélie d'Oldenbourg avec le roi de Grèce eut également pour conséquence de resserrer les liens qui unissaient Alexandre de Rennenkampf et Christian-Daniel Rauch, l'immortel sculpteur qu'Alexandre de Rennenkampf nommait « le Phidias de Frédéric le Grand ».

Christian-Daniel Rauch, originaire d'Arolsen, résidence du prince de Waldeck en Westphalie, était né dans une famille pauvre, en 1777. Ainsi, il était de six ans l'aîné d'Alexandre de Rennenkampf. Passionné dès son enfance pour le dessin, il révéla si bien sa vocation irrésistible que son père s'efforça de le faire admettre, dès qu'il eut treize ans, dans l'atelier de Valentin, le sculpteur du prince de Waldeck. Cinq ans plus tard, son apprentissage terminé, il partit pour Cassel afin d'y continuer ses études sous la direction de Ruhl. Par malheur, la mort de son père le contraignit à quitter Cassel pour rejoindre sa mère à Berlin, à abandonner la sculpture et à accepter un emploi

de valet de chambre au service de la reine Louise de Prusse (199).

A quelque chose, souvent, malheur est bon, et, effectivement, le nouveau métier dont il se désespérait lui valut de parcourir la plus brillante carrière. En secret, il poursuivait ses travaux d'art. Un jour, tandis qu'il modelait un buste, la reine Louise le surprit et, comprenant son talent, lui permit de se consacrer entièrement à son art, puis l'envoya à Rome, vers 1802 ou 1803. Rauch y connut, tour à tour, Canova (200), Thorwaldsen, Alexandre de Rennekampf et les Humboldt. Dès 1803, il se signala par son *Endymion endormi*. Ce premier succès, il le dut « à l'heureuse alliance de la vérité saisie sur nature et du choix de la forme, dont la beauté conduit à l'idéal ; il le dut aussi à la grâce, sans afféterie, enfin à un modelé savant, quoique simple en apparence (201) ». Et il poursuivit à Rome sa marche vers la gloire, jusqu'à la mort prématurée de la reine Louise.

A ce moment, le roi Frédéric-Guillaume III, voulant élever un mausolée à la disparue, hésita à en confier l'exécution à Canova ou à Thorwaldsen et mit ce monument au concours. Rauch partit aussitôt pour Berlin où son projet réunit tous les suffrages. Il repartit ensuite pour l'Italie, choisit lui-même son marbre à Carrare, se réinstalla à Rome et, trois années plus tard, le mausolée achevé, il l'expédiait à Berlin (202) où il consacra sa gloire. Dès l'exposition de ce chef-d'œuvre, Rauch fit école. « Les sculpteurs allemands renoncèrent à leur habitude routinière et systématique, pour se livrer, à l'exemple de leur maître, à la recherche du vrai, du simple, du naturel, du beau (203)... »

Jusqu'en 1824, Christian-Daniel Rauch ne produisit pas moins de soixante-dix statues et environ autant de bustes et de bas-reliefs. Dans ce nombre se rangent son *Scharnhorst*, son *Bulow*, son *Blücher*, son *Alexandre I<sup>er</sup>*... Le roi Louis de Bavière lui commanda, pour Munich, la

statue colossale en bronze du roi Maximilien, son père, et six autres statues de Victoires pour le Walhalla de Ratisbonne (204), temple érigé à toutes les gloires de l'Allemagne. Puis Rauch exécuta la statue de Luther pour la ville de Wittemberg, celle de Kent pour Kœnigsberg, celle d'Albert Dürer pour Nuremberg, celle de Frédéric I<sup>er</sup> et celles des rois de Pologne Miécislas et Boleslas...

Quand on lui vantait le monument de la reine Louise, il répondait : « C'est vrai, ce n'était pas mal pour un débutant... » Et il devait prouver qu'il ne conservait pas en vain l'espérance de produire mieux un jour ». Précisément, il travaillait à un « Moïse soutenu par Aaron et Hur, tandis que, les bras étendus sur les guerriers d'Israël, il les bénit incessamment jusqu'à leur complète victoire sur les Amaléites », quand le roi Frédéric-Guillaume IV (205) réclama le concours de son talent pour élever à Frédéric le Grand une statue équestre... Le chef-d'œuvre génial de Christian-Daniel Rauch fut achevé en 1851 et inauguré le 31 mai de la même année (206). C'était l'apogée de sa gloire... Il voulut ensuite se remettre à son « Moïse » et à d'autres travaux, mais la maladie le frappa. Puis il effectua un dernier voyage à Rome. A son retour, à peine arrivé à Dresde, il expira après une agonie cruelle, le 3 décembre 1857, dans sa quatre-vingtième année...

\* \* \*

Or, dans la carrière du plus éminent sculpteur de l'Allemagne, on retrouve aussi les traces d'Alexandre de Rennenkampf. L'amitié nouée à Rome ne s'éteint pas durant les années qui suivent 1808 et 1809, mais, comme le feu, elle s'éteint sous la cendre. A Alexandre de Rennenkampf — Caroline de Humboldt morte et Guillaume de Humboldt s'acheminant vers la tombe — il semble inéluctable de rechercher quelque témoin des années romaines, quelque

familier de la résidence des Humboldt à Rome. Et quel d'entre eux paraît plus indiqué que Christian-Daniel Rauch ?

Aussi, en octobre 1834, le grand écuyer de la Cour accompagnant le grand-duc d'Oldenbourg à Berlin, Alexandre de Rennenkampf le charge-t-il d'une lettre pour le sculpteur. Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis leur séparation ! Quelle est l'amitié au monde qui peut résister à une si longue marche du temps ? Et pourtant celle d'Alexandre de Rennenkampf et de Christian-Daniel Rauch, âgés alors respectivement de cinquante et un ans et de cinquante-sept ans, survivait à l'impitoyable séparation.

Alexandre de Rennenkampf commence par demander à Rauch s'il se souvient encore de ses vieux amis de la Ville Sacrée. « Est-il permis de se séparer ainsi !... Est-il permis de n'avoir plus la possibilité de se serrer la main ? d'échanger des paroles de confiance ? de ne pas se voir ? »

Et, comme d'habitude, il a un mot exquis pour caractériser leur âge : « Plus d'un quart de siècle que nous ne nous voyons plus ! Il est possible que nous ayons vieilli, mais seulement aux yeux des hommes, pensé-je, car nous-mêmes ne le sentons pas (207) !... »

Durant cet intervalle, il s'est rendu trois fois à Berlin mais, chaque fois, Christian-Daniel Rauch en était absent. « Et puis après ? — conclut-il... — Après, je dois m'excuser auprès de vous de l'étrangeté de cette entreprise : vous écrire après tant d'années, comme si nous nous étions séparés hier !... Il est des choses sur lesquelles le temps n'a pas de pouvoir... Et à cet égard, les heures que nous avons vécues ensemble à Rome sont restées invariables dans mon âme... »

Pour le sculpteur, il n'en allait pas autrement. S'il n'écrivait pas, il n'en observait pas moins avec un intérêt muet la voie suivie par Alexandre de Rennenkampf. « Quel dommage — lui répondit-il — que vous vous trouviez au bout

u monde, de sorte qu'on ne peut vous atteindre et vous rendre visite ! »

Il évoque Rome et leurs conversations devant tel grand bas-relief, et il se réjouit à cette évocation, reconnaissant qu'il a eu tort de le juger, jadis, autrement qu'Alexandre de Rennenkampf, à l'opinion duquel il s'est rallié depuis. Recherchez-vous encore les antiquités ? — lui demande-t-il ensuite — ou bien vivez-vous dans le bonheur du temps présent, et précisément dans le cercle de votre famille nombreuse et bien-aimée que vous me décrivez comme des individus les plus variés, mais toujours sous les couleurs roses et avec tant de nuances que je puis me représenter dans tous ses détails votre foyer familial... »

En même temps, il le tient au courant de ses travaux, lui parle de la maison des Humboldt, lui envoie des reproductions de ses œuvres et lui confie son ardent désir de revoir l'Italie...

Avant même d'avoir reçu les reproductions (208), Alexandre de Rennenkampf reprend la plume. Un quart de siècle de silence n'a pas creusé un vide dans leurs goûts communs. « Vos souvenirs sur la famille Humboldt m'émeuvent profondément — écrit-il à Rauch. Maintenant, quand il devient possible d'embrasser d'un coup d'œil toute sa vie, combien on la trouve riche ! Combien riche en influences animatrices exercées sur le monde contemporain ! Quelle fut féconde la richesse de son cœur et de son esprit qui s'épanouissaient dans tant d'âmes sensibles ! C'est plus grand et plus vrai que cet utilitarisme tant prôné qui permet aux êtres candides et superficiels de classer, en longs registres, les choses extérieures... »

Et tout ce qui, dans l'intimité, sur le moment, ne portait pas toujours ses fruits, lança plus tard ses pousses et se mit à fleurir plus parfaitement dans l'éloignement, apparaissant doucement, d'une manière inattendue... N'est-ce pas justement le cas pour Alexandre de Rennenkampf ?

Tel qu'il est à l'époque où il renoue avec Christian-

Daniel Rauch, la remarquable évolution qui s'est produite en lui, le perfectionnement qu'il a opéré sur lui-même, tout cela doit être attribué en grande partie à Guillaume et à Caroline de Humboldt. Savant, cultivé, l'esprit grand et garni, compréhensif, tel ses amis le devinaient déjà en 1808-1809, à Rome. Assez confusément, tout de même... A présent, l'évolution apparaît nette, formelle. La révélation s'est précisée...

Puis, Alexandre de Rennenkampf met Rauch dans la confiance de son destin. Le sort lui a assigné, dans la dernière moitié de son existence, un bonheur paisible, familial, un « bonheur à plusieurs facettes ». « Ma bonne et vieille mère, riche d'expérience, femme érudite, habite chez moi et me gâte encore, comme il y a cinquante ans... Il ne m'est jamais venu à l'esprit de critiquer ma femme, car, à proprement parler, elle, c'est moi, avec cette différence que je suis constamment de plus en plus content d'elle que de moi... Nous avons six enfants, pas un de perdu, tous sains de corps et d'âme, pas un de gâté, faible d'esprit ou dépravé. Quel rare bonheur ! Et c'est avec la conscience de ce bonheur que nous vivons chaque heure, moi et ma femme qui demeure pour moi aussi séduisante aujourd'hui qu'il y a seize ans, quand je l'épousai...

« Comme cela — poursuit-il — se noue en beauté avec les autres points lumineux de ma vie passée ! A peu près comme les semailles et la récolte, les visites chez les Humboldt, ma rencontre avec Caroline (209), la présence de mes frères et de leurs femmes, des rencontres joyeuses, les souvenirs qui me lient à vous... amènent ma vie vers une seule unité, qui doit survivre dans mes enfants. Personne ne peut le comprendre, qui n'a pas vécu avec nous...

« De même, mes relations extérieures ne sont pas tout à fait défavorables. Une activité bien définie dans le domaine des affaires de l'État devient, avec les années,

plus en plus nécessaire... Mais la malédiction des petits  
ats réside dans la mesquinerie humaine et elle m'a  
frayé. Mes rapports quotidiens avec les autorités, mes  
versations sur les événements, le caractère de mon  
ste à la Cour, qui me confie de veiller sur la Grande-  
chesse, les enfants princiers et l'intérieur intime de  
maison, font que mes fonctions ne sont pas du tout  
fructueuses. Mais, quand même, le meilleur de mon  
mps m'appartient, comme aussi à l'éducation de mes  
enfants, à mes causeries avec ma bien-aimée et aux sciences  
naturelles dont je me délecte chaque année davan-  
ce... »

Il a constitué, notamment, une collection complète de  
us les oiseaux d'Allemagne, étonnamment naturalisés ;  
e autre collection composée de plus de dix mille insectes,  
i exemplaires tout à fait exceptionnels pouvant se  
server très longtemps... « Dans ma chambre, à cet  
et, sont amoncelés des herbiers, des roches, des os, de  
te que pour moi-même je trouve difficilement de la  
ce... Au sujet des antiquités, comme vous m'en posez  
question, j'ai perdu toute envie de collectionner déjà en  
ie, par suite des exagérations de la corporation des  
tiquaires. Il ne m'est resté que ce que j'ai amassé par  
contemplation et le souvenir que j'ai gardé du tableau  
ant... »

A cela, il joint quelques vestiges du passé romain :  
u-dessus de mon bureau est suspendu votre dessin  
a plume — Rome de la fenêtre de la chambre verte  
le Monte Pincio — à côté du portrait de notre  
mortelle amie par Schick (210). En face, la colonne  
rtuaire de Tegel, entre les portraits de ceux qui,  
heureusement, reposent sous elle. Plus loin, votre  
the, une grande tête. Lui encore, petit homme de  
re et, cadeau puls tardif, en biscuit sec. Ainsi, je  
entouré de souvenirs, et mon « intérieur » s'exteriorise  
me réjouissant (211).... »

Christian-Daniel s'émeut à ces confidences affectueuses et avoue son émotion à Alexandre de Rennenkampf, à qui il parle encore des Humboldt. Mais un sujet plus neuf va entretenir leur correspondance.

A peine les dignitaires de la Cour de Grèce arrivèrent-ils à Oldenbourg pour le mariage de la princesse Amélie avec le roi Othon, qu'Alexandre de Rennenkampf s'inquiéta du parti qu'il était nécessaire de tirer des carrières de marbre de l'Hellade. Il en avait parlé à la reine Amélie, au roi, à l'entourage de ce dernier. Déjà des promesses lui avaient été faites... Les carrières de Pentélique (212) seraient ouvertes à Christian-Daniel Rauch, comme à chacun.

« Je ne puis penser — lui écrit-il — que vous resterez indifférent à la réouverture des carrières de marbre du Pentélique, dont les Grecs contemporains ne savent pas glorifier suffisamment la beauté, et que votre cœur ne battra pas plus fort à l'idée d'exposer des blocs de ce marbre dans cet atelier et de voir quelque œuvre bien-aimée créée dans ce marbre, le marbre de Phidias et de Praxitèle... (213). Ce serait une double joie, si le célèbre Rauch, que le monde entier connaît, les utilisait, et une joie décuplée si vous faisiez vous-même une apparition à Athènes... »

Rauch exulte. Il répond « avec avidité ». Il veut tout savoir, recevoir des renseignements de source sûre, tirés de ceux qui travaillent dans les carrières. L'extraction du marbre d'architecture doit conduire à la découverte de filons ou de dépôts de marbre de sculpture ; c'est ce dernier qui l'intéresse, et il demande des échantillons pour un buste de quarante-cinq centimètres ou, de préférence, une statue d'un mètre à un mètre vingt.

Sur les indications que le sculpteur donna, on entreprit des recherches, mais celles-ci, durant un certain temps,

n'aboutirent à aucun résultat satisfaisant. Enfin, en 1838, on parvint à extraire et à diriger sur Trieste deux blocs qui, vers la fin de l'année, furent déposés dans l'atelier de l'artiste, à Berlin.

Aussitôt, dans sa joie, Christian-Daniel Rauch écrit à Alexandre de Rennenkampf, qui a rendu à l'art, en cette circonstance, un nouveau service qui fait suite à ses cours professés au lycée de Tzarskoïé-Sélo, à la création des *Idylles* de Tischbein, aux vers de Gœthe, etc.

« Regardez-moi bien, mon cher ami !... — dit l'artiste. Je plie le dos à angle droit, mes deux bras descendant verticalement vers le plancher, mes lèvres et mes doigts tremblent de pure reconnaissance et, soudain, tandis que je me relève, expriment non une cascade de paroles sonores, mais une source de chaleureuse gratitude, car les deux blocs de marbre magnifique et sacré du Pentélique, sous vos auspices et par la grâce exceptionnelle du roi Othon, sont arrivés dans mon atelier... »

Il sait déjà ce qu'il en fera : « L'un doit être employé à une tête idéale que je commencerai dans quelques jours... » Du second, il veut faire une statue de un mètre de haut. Et il ajoute : « Je suis très fier de ce présent royal, car c'est le premier marbre de sculpture gréco-athénien qui, après plusieurs siècles, arrive ici... » Il le juge d'ailleurs en ces termes : « Ce marbre semble contenir des sèves de vie tout à fait différentes de celui qu'on extrait à Carrare... »

Il le louera ensuite, vantera ses qualités, reconnaissant à quel point il se prêtait au travail et combien son grain favorisait l'exécution des formes. Le petit bloc lui servit à exécuter le buste d'une Victoire dont il fit don au roi Frédéric-Guillaume IV. Ce buste porte l'inscription : « Extrait en 1838 du Pentélique. C.R. fec. 1843. » Il fut placé, au palais de Berlin, dans les appartements du roi, exactement dans le Salon de soie rouge, voisin de la salle des Étoiles. De l'autre bloc, il tira une statue pour le Walhalla. De profil, la sévérité du regard rappelle l'Apol-

lon du Belvédère. Sur les cheveux ondulés est posée une branche de laurier. La robe est nouée par-dessus les deux épaules qu'elle laisse libres. Le marbre, dont le grain semble très fin, a une nuance jaunâtre. Et sous le sein droit apparaît une tache jaune, comme sur l'épaule gauche des nervures vert clair et près du cou de petites taches gris-jaune à peine visibles.

\* \* \*

La correspondance continuait entre les deux amis. De Saint-Pétersbourg, où il passa quatre semaines sur la Moïka, près de la Perspective Newsky, à l'hôtel Demuth, Christian-Daniel Rauch écrivait à Alexandre de Rennenkampf : « Je jouis des trésors de la peinture, des sculptures en or des tombes de Tauride, de Kertch, et je suis transporté par le charme, l'envoûtement du nouveau, du stupéfiant des créations d'ici. Les œuvres du premier sculpteur européen de chevaux, le baron de Clodt, votre compatriote, m'occupent particulièrement... »

Une autre lettre de l'artiste laisse entendre qu'Alexandre de Rennenkampf connaissait l'Angleterre, tout au moins Londres, bien qu'on ne possède, sur ce point comme sur bien d'autres, aucun détail (214), car à une lettre dans laquelle il lui décrit Londres, Christian-Daniel Rauch répond, le 4 janvier 1838 : « L'ambassadeur de Bulow (215) part dans quelques jours de nouveau pour Londres, vers les trésors d'art que j'aspire infiniment à voir sans y parvenir, et vous me décrivez si vivement l'absence de goût dans le monde contemporain, la vaniteuse vie de la société, le mouvement des rues, que tout cela me saisit tout entier quand je relis vos dernières lignes. Demain, je reçois une grammaire anglaise et je m'efforcerai d'apprendre quelque peu cette langue pour m'expliquer avec la cuisinière et le cocher. Et alors je m'efforcerai aussi de

visiter cette ville mondiale et de m'en abreuver... »

On peut avec infiniment de vraisemblance admettre qu'Alexandre de Rennenkampf alla à Londres en 1814, après la prise de Paris et l'abdication de Napoléon. A cette époque, l'empereur Alexandre I<sup>er</sup>, sitôt la paix signée (1<sup>er</sup> juin 1814), se rendit en Angleterre où il séjourna jusqu'au 28 du même mois. (Il ne rentra à Saint-Pétersbourg que le 27 juillet.) L'Empereur était accompagné d'une suite considérable, en particulier de la majeure partie de ses généraux, et Alexandre de Rennenkampf put être du voyage non seulement comme aide de camp de Wallmoden, mais aussi en vertu des relations qu'il avait dans l'entourage du souverain et du fait que celui-ci le connaissait personnellement depuis la création du lycée de Tzarskoïé-Sélo et le projet de voyage d'Alexandre de Humboldt dans l'Oural, dont les pourparlers, du côté russe, avaient été confiés à Alexandre de Rennenkampf.

Une autre fois, Rauch ressentit une joie « indescriptible » quand, dans son atelier, entra inopinément l'une des filles d'Alexandre de Rennenkampf avec sa tante. C'était, dit le sculpteur, « une enfant charmante, attentive, comme le père ». A son retour à Oldenbourg, la fillette, âgée de douze ans, déclare à son père : « Moi aussi, je suis allée avec ma tante chez ton ami Rauch. Quel homme admirable il est, avec ses belles sculptures... Et ses beaux cheveux blancs !... Il m'était excessivement agréable de le regarder... »

Christian-Daniel Rauch continuait d'envoyer à Alexandre de Rennenkampf des reproductions de ses œuvres et des moulages, par exemple les statuettes des deux Humboldt, la sienne propre, un bas-relief, un presse-papier en marbre, une médaille, une gravure sur cuivre de son monument d'Albert Dürer, son portrait. Ces trésors, Alexandre de Rennenkampf les rangeait dans son cabinet de travail, sur son bureau, sur les murs. « De cette façon, disait-il à l'artiste, je ne suis pas seul à vivre avec vous,

mais mes enfants et mes amis et ceux qui m'aiment, vous aiment et vous vénèrent... »

Ainsi se développait cette amitié interrompue, entre les années de Rome et la reprise de la correspondance, par un intervalle équivalant à la moitié d'une vie humaine. Christian-Daniel Rauch ouvrait son cœur autant que le faisait son ami. En 1844, il éprouva le besoin de revoir sa patrie, Arolsen. Croyant et pieux autant qu'Alexandre de Rennenkampf, il lui écrivait : « Notre-Seigneur ne peut avoir un sujet plus reconnaissant que moi... » Puis il lui conta son voyage à Arolsen. « J'ai réussi à obtenir quelques jours de vacances et mon bonheur atteignit son nec plus ultra, mais il me priva de votre amicale visite (216), car, après treize années, je suis de nouveau allé à Cassel, puis à Arolsen, dans ma chère ville natale. » Mais une déception l'attendait. Tous ses amis, toutes ses connaissances, tous ses voisins étaient morts. Le prédicateur Steinmetz lui montra le livre de l'église où se trouvaient inscrits les noms des « confirmés » de 1790, une vingtaine environ avec le sien. Il n'en restait plus que trois de vivants. « Et voilà !... Je vous le demande, très cher ami, est-ce que nous avons tant vieilli depuis le temps où nous étions à Rome ?... »

Ce temps était loin, mais loin aussi le jour où les deux amis pourraient se rencontrer... Par une fatalité malencontreuse, Christian-Daniel Rauch se trouvait régulièrement absent de Berlin quand Alexandre de Rennenkampf s'y rendait et poussait jusqu'à son atelier... Pourtant, ce bonheur finit par se présenter, une seule, une unique fois... en 1852.

Ils ne s'étaient pas revus depuis 1809... A peu près un demi-siècle ! Tous deux avaient les cheveux blancs, apanage de leurs soixante-neuf et soixante-quinze ans (217).

Après la rencontre, qu'il grava avec des mots sublimes, Alexandre de Rennenkampf écrivait à son ami : « En fin de compte, depuis le début de ce siècle, je n'ai éprouvé

que vers son milieu la joie que j'attendais, la joie de vous serrer dans mes bras, vous, mon cher ami — ami dans la pleine acception de ce mot. Avoir vu sain et fort le Phidias de Frédéric le Grand, c'est le point lumineux de ma vie et il donne son coloris à toute la seconde moitié de mon existence... Durant le voyage, je pensais à vous, je m'imaginai votre personne, dans votre atelier, votre regard sévère posé sur vos œuvres, tel que je vous connais depuis de longues années. Et je sentais votre main chaude dans la mienne, et je penchais mon oreille avide vers vos enseignements... Et quand je fus assis près de vous et que je vous examinai, dans le grand et noble vieillard je retrouvai, de nouveau, le jeune homme de jadis, avec ses aspirations et ses attraits... Je saisissais avidement les moments qui s'enfuyaient, rapides... Alors, je sentis que, cette fois, c'était la dernière et l'unique fois (218)...

La dernière rencontre, sans doute, non la dernière joie. Car, sur son lit d'agonie, Alexandre de Rennenkampf, deux ans plus tard, recevra un ultime message de réconfort et de fidélité. Et ce message sera signé : Christian-Daniel Rauch...

## CHAPITRE IX

### CRÉPUSCULE

« Si cela n'est pas grand, c'est qu'il n'y a pas de grandeur humaine... »

Alexandre de Rennenkampf.

**A**LEXANDRE de Rennenkampf conserve son équilibre quand la mort se met à faucher autour de lui. Son âme semble même tirer de nouvelles ressources d'énergie et de force des premiers deuils qui le frappent, et sa sérénité y acquiert je ne sais quoi de noble, d'olympien... Pourtant, après avoir perdu sa tendre épouse, la jolie Caroline de Dalwigk, en 1837, qui le quitte à trente-sept ans (219) — et sa mère, l'érudite veuve du maréchal Jacques-Jean de Rennenkampf, qui s'éteint à près de quatre-vingt-cinq ans, en 1844 (220) — et sa fille Auguste, qui meurt, telle une fleur, un mois après sa grand'mère (221), il lui faut bien se dire que voici fini l'été de sa vie. Et l'été s'estompant, le crépuscule commence à apparaître...

Il se retourne pour regarder derrière lui, pour revoir sa vie... « A présent, on peut revoir sa vie... » Et il se répète, ce qu'il écrivait à Rauch, que le passé se lie étroitement et superbement au présent, comme les semailles et la moisson...

Le crépuscule de sa vie, il le goûte dans un bonheur calme, entouré de la joie des enfants qui lui restent... A dix ans de sa fin, il a pour lui sourire Adélaïde, qui a vingt-quatre ans et qui songera bientôt à devenir chanoinesse (222). Auguste est morte et Éliisa se trouve à Athènes, puis à Gênes, mais son fils Frédéric n'a pas vingt ans, Caroline seize ans à peine, et Cécile n'est qu'une fillette. Lui-même, en 1844, a franchi le cap de la soixantaine. Si l'intérieur est solide, l'enveloppe s'use, les rhumatismes, la maladie accourent... Mais il résiste, voyage encore, s'active autant que lorsqu'il avait trente ans... Les êtres qui lui sont chers et qui sont loin, il les sent presque à ses côtés, car avec eux, c'est-à-dire avec Éliisa et son mari Victor de Starkenfels, une correspondance nourrie, profonde, s'engage et ne cesse plus. Il témoigne une sollicitude à la fois amicale et paternelle pour son gendre savant, si remarquablement doué...

Il voyage souvent, mais il se rappelle que, très jeune, il a écrit : « Les trésors viennent d'au delà des mers, mais la tranquillité habite au bord... » Et à présent, il ajoute : « Tout de même, l'idéal est de se trouver sous le toit de sa maison... »

Les idées qui avaient traversé sa tête, il les retrouvait sur les rayons de sa bibliothèque, et il n'y avait pas un objet, pas une marque sur un mur qui ne lui rappelât quelque souvenir agréable.

Cessant de fouiller des yeux son cabinet de travail, il allait à la fenêtre et promenait ses regards sur son jardin, dans le parc où reposait sa femme. « A six pas de sa fenêtre, racontait-il à Rauch, la tombe de ma femme que je garde d'un œil vigilant et que mes enfants couronnent de fleurs (223)... »

La tendresse qui vivait dans le cœur de cet homme n'éclatait pas au premier coup d'œil, car il enveloppait son doux caractère d'une sorte d'« écorce rugueuse » qui repoussait ceux qui ignoraient la « tendre pulpe » qu'elle



Alexandre de Rennenkampf

recouvrait. Mais « cette pulpe éclairait, réchauffait, ne pouvait souffrir le mensonge, la bassesse, et exprimait son mécontentement, au sujet des phénomènes et des personnalités, par des paroles fortes et spirituelles (224) ».

Cet être séduisant par mille côtés empreints de vertu, de force et de délicatesse, qui avait vu tout ce que l'Europe comptait de beau, de grand et d'illustre, qui avait pour lui la naissance, la fortune, tous les appuis et à qui ses talents promettaient réussite, célébrité et gloire dans n'importe quel domaine, cet être avait écarté de lui la passion, l'ambition, et forgé rudement son âme pour ne vivre que des splendides reflets qu'en s'améliorant elle projetait sur une vie de renoncement et d'effacement. Plus que dans l'exemple de Guillaume de Humboldt, c'est dans celui d'Alexandre de Rennenkampf qu'on trouve la mesure de la grandeur humaine...

Ainsi vivait-il, dans le calme, dans la paix, « la fête de notre bonne mère Isis », disait-il. Et il savourait « l'ombre, la lumière du soleil, le jeu des couleurs, le bourdonnement des insectes, le bruit des taupes au travail, les chants des oiseaux, les mouvements des tiges et des fleurs se courbant et s'inclinant, et, au loin, les troupeaux dans les prés », tout son « univers » (225).

Sa piété augmentait, devenait plus pénétrante. Il s'adonnait avec ferveur à l'étude de l'Eschatologie (226), car la Nature et l'Humanité absorbaient, avant tout, son esprit.

Ce qu'il était devenu, il ne l'avait obtenu qu'au prix de luttes difficiles. « C'est justement, disait son ami Merzdorf, celui à qui le bonheur est favorable, sous certains rapports, ou celui qui est doué de vivantes forces spirituelles, qui se trouve dans une situation plus difficile et doit livrer une lutte plus forte que celui dont l'existence moyenne est également distante de la pauvreté et des sommets élevés du bonheur rayonnant... »

Or, « la « lumière » se montra à Alexandre de Rennenkampf dans tout son éblouissement « De nombreuses tenta-

tions lui apparurent, sur son chemin, sous tous les aspects, sous toutes les formes... Et comme il était plus facile de se perdre que de se retrouver !... Et le fait que, dans le milieu de ses relations particulières et dans son indépendance précoce, il ne tomba pas sous l'influence des charmes et de la légèreté de la société mondaine, qu'il ne se laissa pas gagner par l'égoïsme de son origine aristocratique, ni par l'orgueil de sa richesse — ce fait est un mérite qu'il ne dut qu'à lui seul et qui lui fit atteindre le degré le plus élevé de l'humanité (227)... »

Bienfaisant, « il donnait volontiers, et, en raison de sa fortune, il donnait beaucoup ». Mais d'autres aussi donnent, et même davantage. Est-ce, cependant, toujours de la véritable bienfaisance ?

« Quant à Alexandre de Rennenkampf — dit encore Merzdorf — il appelait « bonne œuvre » non seulement le don, mais aussi toute bonne action. Dans sa pensée, la bienfaisance consistait à amener au bien son prochain. »

Il disait : « Apportons-nous quelque utilité, quelque utilité réelle — et à quel point ? — par nos dons, à ceux qui en ont besoin ? Cela ne peut être défini que dans des cas bien rares... Mais l'utilité que cela nous apporte à nous-même, apporte à notre ennoblissement, nous devons, en général et en particulier, pouvoir nous le dire à nous-même, et c'est là l'échelle de notre bienfaisance. Et, de ce fait, la reconnaissance n'est pas la récompense bien méritée de celui qui donne. La reconnaissance est le don du pauvre, et elle peut être un don très précieux, si la pensée de celui qui remercie l'élève jusque-là... » Pour lui, le « don » bien compris était « la prière salutaire de celui qui prie (228) ».

\* \* \*

« J'ai un gai crépuscule de vie, écrivait-il encore à Rauch... Et je l'ai avec une conscience vivante et brûlante (229)... »

En lui-même, il ne sent pas son âge : « Nous ne pouvons être vieux qu'au regard des hommes, parce que nous-même, nous ne le sentons pas », remarque-t-il. Pourtant, sa vieillesse, il la sent bien, mais pas sous la forme habituelle. Elle est pour lui matière à réflexion sage : « C'est le métier des vieux de se plonger dans les souvenirs, dit-il, et c'est presque leur raison d'être... »

Vieux, il sent aussi qu'il le devient dans un autre sens, par rapport à la génération nouvelle, qui, par exemple, ne sait plus voyager comme il le sut si bien jadis. Il blâme la rapidité, la précipitation des voyages. « Voir le plus possible dans un laps de temps le plus court possible » est un système qu'il réproouve. Une de ses filles accomplit-elle un voyage en trombe à Paris, qui dure à peine huit jours, il objecte qu'elle est pleine d'impressions, mais là, « pleine comme une pipe bourrée ».

Son fils aussi imite trop les mœurs nouvelles. Il revient de Florence. Certes, il en a assimilé clairement l'impression générale. Mais son voyage a été trop précipité, et il n'aurait pas dû rattacher la Suisse et l'Italie en un seul voyage et en un temps aussi bref, car les impressions du voyageur se troublent en se mélangeant... Et quand il se remémore les années qu'il a passées en Suisse et en Italie, la comparaison lui fait éprouver une déception (230).

Vieux ! il sent encore qu'il vieillit parce qu'il s'appauvrit, selon son expression. « Je deviens de plus en plus pauvre, à l'automne de ma vie, à l'âge de soixante-quatre ans — confie-t-il à un ami de Livonie — comme un arbre qui perd ses feuilles. Il y a onze ans, ma femme est morte ; il y en a deux, mon inoubliable mère et, en même temps, ma seconde fille, fiancée à l'un des plus nobles jeunes hommes, le baron de Grote, qui en est devenu presque mélancolique. Je crois que je les suivrai sous peu... »

Mais avant de mourir, il tire de la vie ce qu'elle peut lui donner, qu'il n'a point eu ou eu insuffisamment et qu'il peut à présent apprécier pleinement. « Auparavant, je vis

davantage en société et en famille avec mes trois jeunes filles et mon fils, lieutenant ici, et avec quelques bons amis et voisins intelligents qui nous accordent leurs soirées... Je vis des heures qui, comme certaines fleurs d'automne, ont plus de parfum que la plupart des fleurs printanières...

« Parmi ces fleurs d'automne, je range aussi mes occupations suivies dans mon cabinet d'histoire naturelle, mes études de la Nature qui s'y rapportent et la correspondance très étendue qui en découle et que j'entretiens dans la plus grande partie de l'Europe... »

Enfin, il a conservé, intacte, l'amitié d'Auguste d'Oldenbourg. Celui-ci veille sur lui, sur sa santé, veille à ce qu'il prenne de l'exercice. « C'est à l'exercice que veille aimablement le grand-duc en jouant au billard avec moi après les repas... De cette manière, on veille à mon bien-être moral et physique. Et, en même temps, je ne manque pas de chercher à m'instruire amplement, en vue de la béatitude éternelle, en m'occupant de nos troubles confessionnels (231)... »

Les manières d'Auguste d'Oldenbourg, qu'il aimait comme un ami et respectait comme un souverain, le touchaient, l'émouvaient, surtout quand il était malade ou relevait de maladie (232). Une autre de ses amies, la noble Maria Pawlowna de Weimar — sœur d'Alexandre I<sup>er</sup> et de Nicolas I<sup>er</sup> de Russie — l'ensorcelait par son charme, et il fut dans le ravissement quand il la retrouva, à Oldenbourg, au cours de l'été de 1851 (233).

Il savait ses enfants heureux à Gênes, où Victor de Starkenfels avait été nommé consul général. Peut-être même alla-t-il les voir? (234). En Russie, ses frères poursuivaient leur carrière, le venaient voir parfois à Oldenbourg, et il se sentait fier de l'exemple qu'ils donnaient par leur vie, par leur courage, par leur dignité. Et s'il revit Christian-Daniel Rauch, il retrouva aussi Alexandre de Humboldt...

Des fleurs d'automne... Des mélodies... Car il faut se souvenir qu'il murmurait : « Il y a au monde des mélodies qui chantent longtemps aux oreilles et qui peuvent même, je pense, soutenir le cœur dans ses derniers battements... »

\* \* \*

Son dévouement pour les arts ne s'était pas ralenti. Aux sciences, il continuait d'apporter de larges contributions. Aux lettres, il en avait fourni une non moins grande. C'avait été son ouvrage sur les *Idylles* de Tischbein, une étude sur Pie VII (235), des articles dans de nombreuses revues, les deux tomes de ses *Extraits de mon livre d'esquisses*, qui le faisaient comparer à l'écrivain américain Washington Irving, auteur du *Livre d'esquisses* (236), et son dernier ouvrage, *Le matin du 13 juillet 1853 à Oldenbourg*, consacré à la mémoire d'Auguste d'Oldenbourg.

D'ailleurs, il s'intéressait continuellement à la poésie. Il aima Schiller et Goethe, comme il se devait. Mais il goûta par-dessus tout les poètes italiens qui s'étaient révélés à lui en Italie. Dante, plus que tout autre, le saisit jusqu'aux moelles, et jusqu'à ses derniers jours ne cessa de le hanter, de dominer son esprit.

De Goethe, il aimait surtout *Torquato Tasso*, à cause de l'Italie, évidemment, et à cause des fortes vérités que l'œuvre contenait. Lui aussi les reconnaissait.

Il savait *Torquato Tasso* à peu près par cœur (237), ses plus belles sentences, et pouvait répéter, avec conviction : « Quand je pense au peu que nous sommes et que ce peu même on le doit à d'autres (238)... »

Comme celui du Tasse, l'œil d'Alexandre de Rennenkampf « s'attardait à peine aux spectacles de cette terre ; son oreille saisissait l'harmonie de la nature ; les documents de l'histoire, les faits de la vie, son cœur les recueillait docilement, sans retard, et avec une égale fidélité ;

son âme rassemblait les éléments au loin épars, et son sentiment animait l'inanimé. Souvent, il ennoblissait ce qui paraissait vulgaire, et ce que d'autres estimaient n'avait pas de prix pour lui (239) »...

Et dans la gentilhommière sous les sept chênes, il pouvait dire, comme le Tasse : « Je me rêvais tout près de la félicité suprême, et ce bonheur dépasse les rêves les plus hardis... » Ce bonheur, il l'avait construit, édifié, mesuré, car il savait qu'on ne peut obtenir « en un moment ce que le temps n'accorde qu'après l'avoir pesé ». Sage, il l'avait été, n'oubliant pas que « l'ardeur se fait illusion sur la longueur des chemins (240) »... Oh ! *Torquato Tasso* !... Quand il assista, dans sa vieillesse, à une représentation de ce chef-d'œuvre de Goethe, il fut ensorcelé et pardonna au grand homme de Weimar ses travers désagréables (241).

Mais plus qu'à l'histoire, plus qu'à la peinture, plus qu'à la sculpture, plus qu'à la poésie, il s'intéressait aux sciences naturelles, à la Nature et à ses phénomènes physiques et physiologiques, avec une application, un zèle et une constance fervents.

La petitesse de l'homme devant la Nature, il l'avait découverte et comprise en Italie. De là datait sa conclusion sur la Nature et l'Art : « La Nature et l'Art, deux côtés parfaits d'un monde parfait... » Et progressivement, il en vint à se consacrer uniquement à la Nature.

Jusqu'à ses derniers jours, il poursuivit ses recherches et se promena en savant, en artiste et en chercheur passionné dans le domaine des sciences naturelles. Au surplus, il nourrissait des idées sur ces sciences, s'élevant contre les doctrines, les estimations conventionnelles, *l'a priori*, la fausse érudition qui se contente de faire écho à des dogmes privés de vie.

De même qu'en matière de philologie il blâmait l'estimation exagérée des auteurs anciens, parce que cette estimation lui paraissait « figée », attachée à des choses mortes

depuis longtemps et non le fruit de la méditation des générations nouvelles, mais la répétition scrupuleuse et aveugle des opinions courantes, de même étudiait-il librement, à la lumière de ses talents, et fort de son indépendance, les questions posées par les sciences naturelles. Un temps viendra, disait-il, où la philosophie et les recherches d'histoire naturelle deviendront plus fondamentales (242).

Ses regards se posaient constamment sur le « domaine de la Nature », qui lui fournissait inlassablement des raisons nouvelles pour de nouveaux travaux. Semeur d'idées, il professait que la disparition d'anciennes espèces d'animaux et de plantes n'était pas due aux grandes catastrophes et aux cataclysmes. Leur dégénérescence seule avait provoqué leur extinction, « car l'espèce avait entièrement terminé le cycle de son existence et était passée à d'autres espèces, à d'autres degrés plus élevés de l'organisation ». Pour lui, peuples et individus étaient passagers. Il estimait que l'homme même passerait et se transformerait, tandis que des êtres plus élevés et des formes plus nobles seraient suscités. La réalité naturelle qui l'amenait à cette compréhension lui semblait encore plus sublime que la poésie...

Et à mesure que ses yeux fouillaient, fouillaient indéfiniment la Nature, il sentait grandir en lui le sentiment de sa vénération pour elle. A mesure qu'il s'avavançait sur les chemins de la science, sa modestie aussi augmentait — modestie que lui dictait sa conviction de l'insignifiance de la durée de l'existence de l'homme par rapport à l'éternité de la Création dont les lois immuables nous dépassent.

« Ce n'est pas seulement la Nature et ses miracles qui m'enchantent et m'inspirent — écrivait-il — mais même les moindres petites choses, les moindres détails. Je les suis, et mes pensées et sensations sont comme une prière variée et diverse que j'adresse au Créateur tout-puissant (243)... »

Cela explique le mot qu'il fit exprimer par l'un des per-

sonnages de ses œuvres et relatif à la « maison de Dieu » : « Montre-moi un endroit qui ne soit pas la maison de Dieu !... » La maison de Dieu et les miracles de Dieu, Alexandre de Rennekampf les trouvait partout, les rencontrait partout, aussi bien dans la Nature que dans chaque âme vraiment sincère. Et c'était là, tout à la fois, la somme et la quintessence de ses observations sur le Monde et de sa conception de l'Univers.

\* \* \*

Il sentait bien que Dieu, qu'il invoquait ainsi perpétuellement, le rappelait peu à peu à lui. L'usure avait, de jour en jour, eu raison de ses forces et de sa résistance. A soixante-dix ans, il comprenait que sa fin était proche. Quand l'année 1854 arriva, il ne douta plus que quelques semaines lui restaient à peine à vivre. Il attendit la mort avec calme et, en dépit de ses souffrances, analysa sa vie en toute sérénité...

Il avait côtoyé les monarques et les grands de ce monde, assisté aux troubles politiques les plus considérables, vu des trônes s'ériger et s'écrouler, des astres se lever et disparaître. De combien d'événements n'avait-il pas été le témoin ? Sur combien d'entre eux n'avait-il pas recueilli des renseignements directs ou de source sûre ? En Russie, le règne de Catherine la Grande, l'assassinat de Paul I<sup>er</sup>, la fin mystérieuse d'Alexandre I<sup>er</sup>, le règne de Nicolas I<sup>er</sup>. En France, la Révolution, le Consulat et l'Empire, l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>, le roi Louis XVIII... En Italie, le pape Pie VII et ses malheurs... Et puis les guerres : la guerre d'indépendance de la Russie en 1812, la guerre d'indépendance de l'Allemagne en 1813, la campagne de France en 1814, la guerre d'indépendance hellénique... Il avait vu jusqu'à la Révolution de 1848 et bien d'autres bouleversements. Grand seigneur, il avait entretenu un commerce avec ses pairs, et dans tous les domaines il

avait brillé, s'était signalé ou distingué comme soldat ou comme poète, comme homme de sciences ou comme juriste, comme artiste ou comme pacificateur, comme professeur ou comme homme politique...

Tout cela comptait peu à ses yeux, n'étant que « vanité et poursuite du vent ». Mais il conservait précieusement, tel un trésor, ce qui présentait pour lui une valeur indéniabie : le souvenir de l'amour, de l'amitié, de la beauté et de la force d'âme. C'étaient aussi ses impressions de voyages, les fruits de ses études, de ses recherches, de ses travaux, les êtres exceptionnels que cet être exceptionnel rencontra, aima et dont il fut aimé. C'était enfin le spectacle changeant et sublime de la Nature immortelle.

Elle seule était immortelle !... Morts tous les autres ! Morts ses amis ! Il demeurait seul... L'enfant, le mari, le père avaient assez vécu puisque, tour à tour, sa femme, sa mère, sa fille étaient mortes... Morte la divine amie, Caroline de Humboldt, et mort son mari Guillaume !... Et Tischbein, et Gœthe, et Spéranski, et Joukowski ? Disparus aussi, comme le bon Schlabrendorff, qui lui rappelait la France, et Thorwaldsen, Ripenhausen et Frédérique Brun, autres témoins de son bonheur d'Italie !... Morts aussi ses vieux maîtres : Raufft, Fessler, Fichte, Ancillon... Ses études de Russie et d'Allemagne... Morts les Trinius, les Stein, les Klinger, les Krusenstern, les Pouchkine !... Souvenirs de Russie. Il ne restait que le vieux Christian-Daniel Rauch, lui aussi sur le point de s'éteindre — le « Phidias de Frédéric le Grand » dont il reçut un dernier mot, un dernier signe de vie avant de mourir... Mais tous les autres étaient morts...

Auguste d'Oldenbourg n'était plus, ayant quitté le monde un an auparavant. Son meilleur compagnon sur la terre l'avait devancé dans l'éternité... Il se souvenait... Il se revoyait gravement malade, l'année précédente, alors que, sur un autre lit, le prince râlait... Il s'était levé malgré sa faiblesse, avait demandé sa voiture, et tandis

qu'il y montait péniblement, il avait reçu la nouvelle terrible de la fin de cet ami de quarante ans !... Il s'entendait encore crier, comme il l'avait fait, de toute sa douleur éperdue : « C'est la première fois que j'arrive trop tard (224) !... » Mots sublimes !... Ainsi, celui-là aussi était mort. A son tour, il pouvait donc mourir...

Le 9 avril 1854, il vit venir, comme de coutume, ses enfants autour de son lit d'agonie. Il souffrait atrocement, mais stoïquement. Et quelques heures plus tard, les regardant se retirer pour se reposer, resté seul avec le dévoué Merzdorf, il murmura, avant de fermer les yeux à jamais (245) :

— Gloire à Dieu, qui leur a épargné la sensation de mes souffrances !...

# Annexes

## NOTES

(1) Voir Jean Savant. *Histoire d'une famille : les seigneurs de Rennenkampf*.

(2) J. Gottlieb Fichte, philosophe allemand, né à Rammenau, en Lusace (1762-1814), précepteur à Kœnigsberg, ami de Kant, ouvrages tels que : *Critique de toute révélation*, *La Révolution française*, *Théorie de la science*, *Idée de la doctrine de la science*, *Principes fondamentaux de la doctrine de la science*, *Destination de l'homme de lettres*, *Principes de droit naturel*, *Système de morale*, *Destination de l'homme*, etc. On sait que Fichte se propose de simplifier et d'unifier le système de Kant, qui disait que le sujet donne à la connaissance sa forme, mais en reçoit du dehors la matière, alors que Fichte rejette l'hypothèse des « choses en soi », déclarant que le « moi » tire de lui-même la connaissance tout entière. Le « moi » s'oppose au « non moi » et triomphe de cette opposition qui reparait sous une autre forme, provoquant un mouvement dialectique engendrant à son tour la réalité et la conscience.

(3) Frédéric Ancillon, homme de lettres et homme d'Etat (1767-1837). Professeur de philosophie, de philologie, professeur d'histoire à l'Académie militaire de Berlin, précepteur du prince héritier sous Frédéric-Guillaume III, puis ministre des Affaires Etrangères. Connu également par son *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe* et ses *Essais de philosophie, de politique et de littérature*.

(4) La rivière Pernow prend sa source dans le gouvernement d'Esthonie, près et au N.-E. de Jerwen, coule au S.-O., entre en Livonie et se jette dans le golfe de Riga, à Pernow, après un cours de 112 kilomètres.

(5) Cf. *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. 28., et diverses autres sources. Pour la biographie d'Alexandre de Rennenkampf, voir *Meyer's Konversationslexikon*, puis *Encyclopedia Universal Illustrada* (Europea-Americana, tome L, Barcelona, 1923), ainsi que l'*Allgemeine*, etc., de Recke et Napiersky.

(6) Pour l'extrait précédent, voir Alexandre de Rennenkampf, *Extraits de mon livre d'esquisses* (Hanovre 1827-1828). Le premier tome parut sans nom d'auteur. — *Fragmente aus den Briefen eines Reisenden aus Liefland*, d'Alexandre de Rennenkampf, parut en 1805. C'est un in-16 de 138 pages.

(7) Göttingen, ville du Hanovre, dont l'Université était alors l'une des plus célèbres de l'Allemagne, se trouvait à la tête du mouvement littéraire et scientifique. Les Autrichiens l'avaient vainement assiégée en 1641, les Français l'avaient prise en 1757 et 1762. Ils l'occupaient depuis 1803 quand Alexandre de Rennenkampf vint y poursuivre ses études.

(8) Jean-Dominique Fiorillo, écrivain d'art, né à Hambourg en 1748, mort à Göttingen en 1821, étudia d'abord la peinture, professa cet art à Göttingen, y devint en 1784 conservateur de la collection d'estampes, enfin professeur à la faculté de philosophie. Ses principales œuvres sont : *Geschichte der zeichnenden Künste von ihrer Wierauflebung bis in die neuesten Zeiten* (1798-1808), *Geschichte der zeichnenden Künste in Deutschland und den vereinigten Niederlanden* (1815-1820) et *Kleine Schriften artistischen Inhalts* (1803-1806).

(9) Jean-Frédéric Blumenbach, célèbre naturaliste, né à Gotha (1752-1840), reçu médecin à vingt et un ans, enseigna les sciences naturelles à Göttingen, s'occupa spécialement de l'histoire physique de l'homme et publia *De generis humani varietate nativa* (1775 et 1794) et *Decades VIII craniorum diversarum gentium* (1790-1808). Il partage le genre humain, d'après la conformation du crâne, en cinq races : caucasienne, mongole, nègre, américaine et malaise. Ce savant, membre associé de l'Institut de France où Flourens prononça son Eloge en 1847, a encore écrit : *Specimen physiologiae comparatae inter animantia calidi ac frigidi sanguinis, vivipara et ovipara* (1787), un *Manuel d'Histoire Naturelle*, un *Manuel d'Anatomie comparée* (1805), une *Bibliothèque médicale* (1795), etc.

(10) *Allgemeine*, etc., ouvrage cité.

(11) Merzdorf, Charles-Jacques-Alexandre de Rennenkampf (F. Z. 1854). *F. Z. 1854*.

(12) Bonstetten (Charles-Victor de), homme de lettres et moraliste suisse, né à Berne en 1745, mort à Genève en 1832. A écrit en français et en allemand, notamment : *L'Ermite* (1792), *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide* (1805), *Recherche sur l'imagination* (1807), *Etude de l'homme* (1821).

(13) Sur Gustave-Reinhold (Regnault) Georges, seigneur de Rennenkampf (1784-1869), voir ici Annexe I : *Un gentilhomme livonien*. On retrouvera le même personnage dans Jean Savant : *Histoire d'une famille : les seigneurs de Rennenkampf*, et également dans un ouvrage (en préparation) qui lui est consacré sous le titre de : *Un gentilhomme livonien*.

(14) Guillaume de Humboldt, *Lettres à une amie* (2 août 1832).

(15) Costas Kérofilas, *Thorwaldsen* (= *Messenger d'Athènes*), n° 4.637, 9 V. 1936).

(16) Barthélemy Thorwaldsen (1779-1844), doué d'un talent précoce, fut envoyé à Rome où il fit de longs et fréquents séjours avant de terminer sa vie dans sa patrie. Membre associé de l'Institut de France, il se distinguait surtout par la pureté de son style et la fidèle représentation des caractères, des temps et des lieux. Il légua sa fortune au musée qu'il fonda à Copenhague.

(17) Le nom de Riepenhausen fut porté par une famille d'artistes allemands originaire de Göttingen. Ernest-Louis (1765-1839), graveur de l'Université de Göttingen, étudia le dessin et la gravure d'après Chodowiecki, commença son œuvre par des vignettes, inspirées de son maître, notamment pour l'Almanach de Göttingen. A partir de 1789, il publia dans l'Almanach une suite de quatre-vingts réductions des gravures de Hogarth, qu'il réédita, avec un texte de Lichtenberg, en 1794. Il reproduisit aussi des dessins de Flawman pour l'*Iliade* et l'*Odyssée*. François (1786-1831) et Jean (1788-1860), ses fils, se formèrent sous sa direction et travaillèrent ensemble.

(18) Frédérique-Sophie-Christiane Brun, femme de lettres, née à Gräfenonna (duché de Gotha) en 1765, morte à Copenhague en 1835, avait quelques mois quand son père, le pasteur Balthasar Münter, fut appelé à l'église Saint-Pierre, à Copenhague. En 1783, elle épousa le conseiller danois Constantin Brun. Frappée de surdité en 1788, elle effectua plusieurs voyages dans le midi de l'Europe, en donna une description dans ses quatre volumes d'*Ecrits en prose* (Zurich, 1799-1801), passa l'hiver de 1795-1796 à Rome, l'été suivant à Ischia, et, en 1801, se rendit à Coppet. Séjourna ensuite dans plusieurs villes d'Italie et se fixa définitivement à Copenhague en 1810. Parmi ses œuvres : *Episodes* (1807-1818), *Rome* (1823), *Lettres de Rome* (1816), *Poésies* (1795), *Nouvelles Poésies* (1812), *Dernières Poésies* (1820).

(19) Cet extrait et les suivants sont empruntés à Anne de Sydow, *Guillaume et Caroline de Humboldt d'après leur correspondance* (1808-1810). Publié à Berlin en 1909.

(20) Charles-François, comte Miollis, général français, né à Aix (1759-1828), gouverneur de Mantoue, puis de Rome. — Le 2 février 1808, à huit heures du matin, les Français entrèrent dans Rome par la place du Peuple, désarmèrent les gardes pontificaux, s'emparèrent du château de Saint-Ange, et enveloppèrent le palais du Quirinal où résidait le pape, qui officiait à cet instant dans une chapelle intérieure à l'occasion de la fête de la Purification. — Il serait imprudent de juger Miollis d'après le récit d'Alexandre de Rennekampff et les autres mémoires du temps. Dans son *Histoire des deux Restaurations*, tome V, p. 85 (Paris, 1850), Achille de Vaulabelle retrace la séance du 23 mai 1821 à la Chambre des Députés,

et rappelle les paroles de Duplessis de Grénédan, attaquant violemment les généraux de Napoléon, et déclarant notamment : « C'est Miollis, comte, lieutenant-général, dont les services à Rome ne sont que trop connus ». A quoi le brillant général Foy répondit : « Vous parlez là du plus honnête homme de France, d'un des meilleurs officiers de l'armée ! C'est une infamie ! » Et M. de Lameth ajouta : « C'est horrible d'attaquer ainsi la réputation d'un de nos plus braves généraux, de l'un des hommes les plus vertueux que l'on puisse connaître !... »

(21) Les fêtes du carnaval romain ont servi de thème à maints écrivains. Gœthe leur consacre une étude à la fin de ses lettres sur Rome ; d'Azeglio, dans ses *Ricordi* en rapporte des épisodes ; Troya... en donne la description. La comtesse Potocka qui vint à Rome en 1826 en parle assez longuement à son tour. (Fernand Hayward, *le Dernier siècle de la Rome pontificale*, Tome I, p. 126, Payot, Paris, 1927.)

(22) Par H. Chotard, *Le Pape Pie VII à Savone* (d'après les minutes des lettres inédites du général Berthier au prince Borghèse et d'après les mémoires inédits de M. de Lebzeltern, conseiller d'ambassade autrichien), Plon, Paris 1887.

(23) O. d'Haussonville, *L'Eglise romaine et le Premier Empire*.

(24) Anne de Sydow, ouv. cit., lettre du 19 octobre 1809.

(25) Prénoms symboliques de l'opposition rencontrée par Napoléon lors de l'instauration de l'Empire.

(26) Cf. Alexandre de Rennenkampf, sur *Pie VII et l'excommunication de Napoléon*, ouvrage paru à Saint-Petersbourg en 1813, en allemand et en russe.

(27) Savant et voyageur (1769-1859), Alexandre baron de Humboldt explora une grande partie de l'Amérique du Sud, naviguant en canot sur les grands fleuves, approchant des cratères des volcans, escaladant le Chimborazo (6.072 m.), visita avec le même soin Cuba, le Mexique, ne revint en Europe qu'en 1804, se fixa à Paris et y rédigea son *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* dont la publication, commencée en 1805, ne demanda pas moins de vingt ans. En 1829, il entreprit, aux frais du tzar Nicolas I<sup>er</sup>, un voyage d'exploration en Russie et dans l'Asie centrale, et en publia la relation à Paris, de 1837 à 1843. Il quitta alors définitivement la France pour retourner à Berlin où, malgré son âge, il rédigea un ouvrage monumental : *Cosmos ou Description physique du monde*, qui parut à Berlin de 1847 à 1851 et fut immédiatement traduit en français. Membre de toutes les sociétés savantes, il obtint tous les honneurs possibles...

(28) Christophe-Georges-Gustave comte de Schlabrendorff, qui naquit à Breslau en 1749, mourut à Paris en 1824. (Son oncle, le général de Schlabrendorff, avait servi Frédéric II ; son père, Ernest-Guillaume, avait été gouverneur de la Silésie). On le repré-

senta au roi de Prusse comme un homme dangereux, ennemi des monarchies, de son pays, et comme un fou. Le roi fit mettre ses biens sous séquestre. Malgré ces mesures, Gustave de Schlabrendorff prodigua ses secours aux prisonniers prussiens en 1806, après Iéna. Quand la Silésie fut conquise, le baron Mounier, administrateur des territoires où se trouvaient ses biens, lui offrit de lever le séquestre. Schlabrendorff refusa, ne voulant pas devoir à l'étranger la réparation d'une iniquité commise par ses compatriotes. Le gouvernement de Berlin lui rendit finalement justice.

(29) Le pasteur Gœpp prononça son oraison funèbre : « Discours funèbre prononcé dans l'église des chrétiens de la confession d'Augsbourg à Paris, 24 août 1824, aux funérailles de Gustave, comte de Schlabrendorff, doyen du chapitre de Magdebourg » (Paris, 1825, in-8°).

(30) Alexandre de Rennenkampf, *Extraits de mon livre d'esquisses*

(31) Voir à ce sujet divers auteurs, notamment Merzdorf, Stauffer, etc. Dans ses ouvrages : *Pouchkine* (Payot, Paris 1931) et *Histoire de la littérature russe* (Payot, Paris 1934), M. Hoffmann semble s'appliquer à dissimuler le nom d'Alexandre de Rennenkampf qu'il ne prononce pas une seule fois, ni pour mentionner sa participation capitale à la fondation du lycée de Tzarskoïé-Selo, ni pour l'inclure à la liste de professeurs, ni quand il transcrit les appréciations de ces derniers sur l'élève Pouchkine.

(32) C. I. Grot, *Le lycée de Pouchkine (1811-1817)*, documents réunis par l'académicien C.-I. Grot (Saint-Petersbourg, 1911). Les notes données par Alexandre de Rennenkampf à ses élèves figurent dans un hors-texte, entre les pages 356 et 357. Une caricature le représente, page 319, parmi d'autres professeurs.

(33) Cet ouvrage, écrit « pour servir d'instruction à un cours d'histoire des arts plastiques », fut imprimé à Saint-Petersbourg en 1813.

(34) L'amiral russe Adam-Jean de Krusenstern. Il a laissé un *Atlas de l'océan Pacifique*, un *Vocabulaire des langues de quelques peuples de l'Asie orientale et de l'Amérique*, une *Carte générale du monde*, etc. Né en 1770, il s'éteignit à Reval le 21 août 1846 (style russe). Cf. *Journal de Saint-Petersbourg*.

(35) Eryès l'a traduite en français en 1821.

(36) Stein, baron d'Altenstein (1757-1831), devint ministre pour la première fois en 1804. Disgracié après 1814, il fut membre du Conseil d'Etat en 1827. Il collabora à la création de l'Université de Berlin et fonda la Société d'Histoire en 1819.

(37) Ernest-Maurice Arndt (1769-1860) deviendra professeur à l'Université de Bonn en 1818, sera destitué en 1820 comme suspect de démagogie. Réhabilité en 1840, il sera élu député des provinces rhénanes à l'Assemblée nationale de Francfort en 1848. Ses principaux ouvrages sont *L'Esprit du temps*, *Mes pérégrinations avec le*

baron de Stein, *Histoire suédoise sous Gustave III et Gustave IV, Souvenirs, Poésies, etc.*

(38) Cf. Merzdorf, art. cit.

(39) Idem.

(40) Isaac Sylvestre de Sacy (1758-1838) est connu comme orientaliste et comme l'initiateur des études arabes en France.

(41) Sur André de Nerciat, cf. Edouard Driault et Michel Lhéritier, *Histoire diplomatique de la Grèce*, I, 43.

(42) Cf. *Alexandre de Humboldt*, par Karl Bruhns.

(43) Idem.

(44) Théodore Distel, *Aus Wilhelm von Humboldts Letzten Lebensjahren* (1883).

(45) Sur Pavel Iakowlévitch, seigneur de Rennenkampf, général russe extraordinaire par ses actions, ses mérites, ses talents et son caractère (1790-1858), voir ici Annexe II : *Un guerrier du Caucase*. On retrouvera le même personnage dans Jean Savant : *Histoire d'une famille : les seigneurs de Rennenkampf*. On peut lire aussi Jean Savant : *Une ambassade persane à Saint-Petersbourg en 1829* (Paris, 1938, épuisé) ou dans *Revue d'Histoire diplomatique* (1938). Enfin, dans un ouvrage (en préparation) qui lui est consacré sous le même titre : *Un guerrier du Caucase*.

(46) Charles-Frédéric Pawlowitch de Rennenkampf (1788-1848), diplômé de la Faculté de droit de l'Université de Dorpat (1808), fit ensuite une brillante carrière militaire. Cf. *Une famille au service d'un Empire*, etc.

(47) Gustave, seigneur de Rennenkampf (1786-1854). Pour sa biographie, idem.

(48) Cf. Stauffer, *Caroline de Humboldt dans ses lettres à Alexandre de Rennenkampf* (Berlin 1904).

(49) Albert Leitzmann, *Correspondance entre Caroline de Humboldt, Rachel Levin et Vernhagen de Ense* (Weimar 1896). — Le général Guillaume-Daniel d'Árentschild, né le 7 janvier 1761, mort le 25 octobre 1835, à Hildesheim, était, en 1802, lieutenant-colonel au service du Hanovre britannique ; en 1803-1808, lieutenant-colonel au service de la Russie ; en 1809-1811, lieutenant-colonel au service de l'Oldenbourg. Colonel en 1810, il devint en 1811 général russe, servit en Russie auprès du grand-duc d'Oldenbourg, gouverneur de l'Esthonie, entra en 1812 dans la légion russo-allemande constituée par le gouvernement russe, et prit son congé en 1813, à la fin de la campagne d'Allemagne contre Napoléon. Il prit également part à plusieurs combats aux Indes contre les Français et leur allié le sultan Tippto-Sahib (1749-1799), le dernier nabab de Mysore, fils de Hyder Ali, ami de la France, ennemi des Britanniques, prince aussi brave que cultivé,

tué en défendant sa capitale, Seringapatam, contre les Anglais. Cette activité de Guillaume-Daniel d'Arentschild aux Indes se rapporte à la période où, officier hanovrien, il était au service de Sa Majesté britannique.

(50) Diminutif de Caroline.

(51) Anne de Sydow, ouv. cit.

(52) Pierre-Frédéric-Georges, né le 9 mai 1784, général-lieutenant russe, gouverneur général de Twer, mort le 27 décembre 1812, avait épousé la grande-duchesse Catherine Pawlowna, fille de l'empereur Paul I<sup>er</sup>, qui devint reine de Wurtemberg (1788-1819).

(53) Constantin-Frédéric-Pierre, fils du précédent, né en 1812, sénateur et président du Conseil de l'Empire.

(54) Ces trois généraux, fils de Constantin-Frédéric-Pierre, étaient : Nicolas (1840-1886), Alexandre, né en 1868 et Constantin, né en 1850 ; le lieutenant Georges, né en 1848, mourut en 1871.

(55) Cf. Merzdorf, art. cit.

(56) Théodore de Bernhardi (1802-1885), naquit à Berlin, passa sa jeunesse en Russie, étudia à Heidelberg. En 1865, entra dans la diplomatie prussienne et servit, de 1866 à 1871, en Italie, en Portugal et en Espagne. Parmi ses ouvrages : *Denkwürdigkeiten aus dem Leben der russischen Generals Carl Frederic von Toll* (Leipzig 1865-1866), *Geschichte Russlands und der europäischen Politiken den Jahren 1814-1831* (Leipzig 1863-1877), etc.

(57) Reval est au N.-E. de l'Esthonie ; Hapsal à l'est, face à l'île de Dagos. Le domaine d'Arrokull s'étendait donc dans l'E.-N.-E. de l'Esthonie.

(58) *Souvenirs de la vie de Théodore de Bernhardi*, première partie, Leipzig 1893.

(59) Idem.

(60) *Quelques mots inutiles aux bonnes mères* parut à Riga en 1816, format in-8, 71 pages. — *Nicolo Machiavelli's Geschichte des Castruccio Castracani von Lucca, Uebersetzt und mit Anmerkungen begleitet von dem Russisch-Kaiserlichen Major von Rennenkampf*, parut à Wenden et Reval, édité par le Comptoir d'art et de littérature, en 1816.

(61) Fille de Frédéric-Eugène duc de Wurtemberg, née le 7 juillet 1765, morte le 24 novembre 1785. Elle avait épousé Pierre-Frédéric-Louis duc d'Oldenbourg, le 27 juin 1781.

(62) Voir, à propos de cette date, divers auteurs, entre autres Merzdorf.

(63) Oldenbourg. — Souche : Egilmar comte d'Adlenburch, 1088 ; seigneur de Wildeshusen, 1143 ; assujettissement des Stadingues, 1234 ; le château de Delmenhorst bâti, 1247 ; acquisition

par héritage de Jever, 1575 et 1618, de Kniphausen, 1624 ; le comté d'Oldenbourg passe par héritage à la ligne collatérale de Holstein-Danemark, 19 juin 1667, est cédé par le Danemark à la Russie en échange de Holstein, 1<sup>er</sup> juillet 1773 et cédé par la Russie à Frédéric-Auguste — frère aîné de Georges-Louis — duc de Holstein-Gottorp de la maison d'Oldenbourg, 14 décembre 1773 ; érection du comté d'Oldenbourg en duché d.-d. Vienne, 29 décembre 1774, publ. 22 mars 1777 ; acquisition de la principauté de Lubeck (Liubice, évêché 1164, évêché évangélique 1561) 1803 ; grand-duc d'Oldenbourg, 9 juin 1815 ; acquisition du duché de Birkenfeld résidence des comtes palatins 1584, principauté badoise 1776, 1817 (d'après l'*Almanach de Gotha*).

(64) Lettre inédite à Dohrn (août 1851).

(65) Alexandre de Rennenkampf, *Le matin du 13 juillet 1853* (Oldenbourg, 1853).

(66) Stauffer, ouv. cit.

(67) Voir plus loin sa biographie.

(68) Lettre du 9 avril 1848.

(69) Fille de Victor II, prince d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg, née le 23 février 1800, morte le 13 septembre 1820.

(70) Née le 10 mars 1804, morte le 31 mars 1828.

(71) Alexandre de Rennenkampf, *Le matin*, etc., ouv. cit.

(72) Née le 22 juin 1807, morte le 27 janvier 1844.

(73) *Almanach de Gotha*.

(74) Marie-Frédérique-Amélie d'Oldenbourg, née le 21 décembre 1818, morte le 20 mai 1875, épousa le roi Othon de Grèce, le 22 novembre 1836, qui mourut le 26 juillet 1867.

(75) Elisabeth-Marie-Frédérique d'Oldenbourg, née le 8 juin 1820, morte le 20 mars 1891, épousa, le 15 août 1855, Maximilien-Emmanuel-Wilibald-Jean-Gothard, baron de Washington, qui était né le 2 août 1829.

(76) Nicolas-Frédéric-Pierre d'Oldenbourg deviendra grand-duc d'Oldenbourg à la mort de son père. Né le 8 juillet 1827, il accédera au trône le 27 février 1853. Le 10 février 1852, il épousera Elisabeth-Pauline-Alexandrine de Saxe-Altenbourg, née le 26 mars 1826, fille de Joseph duc de Saxe-Altenbourg.

(77) Antoine-Gonthier-Elimar naquit le 23 janvier 1844 ; sa naissance provoqua la mort de sa mère.

(78) Dr Louis Cambecq, conseiller d'État, *Réminiscences* (Inland, n° 31, lundi 2 août 1854).

Fils d'un homme de lettres, auteur d'un *Hommage présenté à Napoléon le Grand, Pacificateur de l'Europe, le jour de son entrée à Dresde, 17 juillet 1807*, Louis-Alexandre Cambecq naquit à

Dresde le 6 janvier 1796. A huit ans, il vint avec sa mère en Russie et se fixa à Mitava (Mitau, en Courlande). Puis il retourna en Allemagne pour achever ses études (1815), étudia le droit à Berlin et obtint le grade de docteur à Kœnigsberg, après un séjour à Gœttingen (date de sa rencontre avec Alexandre de Rennenkampf). En Russie, il fut tour à tour professeur, avocat à la cour de justice de Riga, professeur de droit à l'université de Iouriew (Dorpat), atteignit de hauts grades dans la magistrature russe entre 1824 et 1836, devint alors gouverneur du gymnase (lycée) de Nijni-Nowgorod, puis, en 1838, professeur de droit à l'université de Kazan. Il démissionna en 1856, étant déjà conseiller d'État, et partagea les dernières années de sa vie entre Riga, Pernow, Iouriew et Saint-Pétersbourg. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et notamment de la *Société d'Histoire et d'Archéologie des provinces baltes*.

(79) Il s'agit d'Alexandre Ivanovitch Tourgueniew, celui-là même que l'empereur Nicolas I<sup>er</sup> chargea d'accompagner le corps du grand Pouchkine jusqu'à sa dernière demeure, à Pskow.

(80) Vassili Joukowski (1783-1852), poète russe né près de Michtchenko, mort à Baden-Baden. Il est l'auteur du fameux poème : « Le barde dans le camp des guerriers russes » et le traducteur en vers russes de l'*Iliade* et de l'*Odysée*. Précepteur du futur tzar Alexandre II, il lui suggéra de libérer les serfs. Il protégea, encouragea, consola les plus grands poètes et artistes russes. Grâce à lui, les Pouchkine, les Gogol et bien d'autres purent donner leur pleine mesure.

(81) *Journal de Saint-Pétersbourg* (N<sup>os</sup> 142, 148, 8 et 22 décembre 1829). Le dernier article dit textuellement : « M. de Rennenkampf, chambellan de S. A. R. le grand-duc d'Oldenbourg, envoyé par son souverain auprès de S. M. I., a eu l'honneur d'être admis aujourd'hui à l'audience de S. M. l'Empereur et de S. M. l'Impératrice, au palais particulier de Sa Majesté Impériale. »

(82) Cf. Jean Savant, *Une ambassade persane*, etc., ouv. cit.

(83) Karl Bruhns, *Alexandre de Humboldt*, ouv. cit.

(84) Idem.

(85) *Rousski Archiv*, I, p. VII, année 1883.

(86) *Rousski Archiv*, XI-XII, p. 265, année 1895.

(87) Les barons de Dalwigk, originaires de la province de Hesse, portaient d'argent à deux cornes de buffle de sable, réunies en bas, ornées chacune à l'extérieur de quatre roses de gueules ; au cimier : trois plumes de paon au naturel, devant trois plumes d'autruche : de gueules, de sable et d'argent ; lambrequins d'argent et de sable.

(88) Un baron de Dalwigk sera l'auteur d'une *Chronik des alten Theaters in Oldenburg* (1833-1881), ouvrage édité à Oldenburg.

(89) D'après les Archives d'Oldenbourg et d'Osternbourg.

- (90) *Idem.*
- (91) Th. Distel, *ouv. cit.*
- (92) Cf. *Une famille au service, etc., ouv. cit.*
- (93) Stauffer, *ouv. cit.*
- (94) Lettre d'Elisa à son père, 18 octobre 1850.
- (95) Caroline de Humboldt à Alexandre de Rennenkampf  
28 mai 1825.
- (96) 19 septembre 1851.
- (97) 11 juillet 1850.
- (98) Alexandre de Rennenkampf, *Extraits, etc., ouv. cit.*
- (99) Stauffer, *ouv. cit.*
- (100) Eggers, *Rauch*, tome III.
- (101) 18 septembre 1851.
- (102) Alexandre de Rennenkampf, *Le matin, etc., ouv. cit.*
- (103) 18 septembre 1851.
- (104) Novembre 1850.
- (105) Cf. Stauffer, *ouv. cit.*
- (106) Alexandre de Rennenkampf, *Extraits, etc., ouv. cit.*
- (107) *Idem.*
- (108) Lettre à Dohrn (1852). Charles-Auguste Dohrn (1803-1892), l'un des meilleurs amis et disciples d'Alexandre de Rennenkampf, accomplit ses études de droit et, à la suite de démêlés avec sa famille, voyagea, visitant la Norvège, la Suède, la France, l'Italie, l'Algérie, l'Espagne et le Brésil. Au cours de ses voyages et à son retour, il put se livrer à son penchant pour les sciences naturelles et devint un entomologiste de valeur. Il participa, en 1837, à la création de l'Union Entomologiste dont il devint président. Il s'adonnait également à la littérature et à la musique. C'est ainsi qu'il publia quatre volumes de drames espagnols et quelques comédies de Calderon. Il laissa de nombreux travaux scientifiques, tous relatifs à l'entomologie. En 1862, la faculté de Königsberg lui conféra la dignité de « docteur honoris causa ». Un important article nécrologique lui fut consacré dans la *Stettiner Entomol. Zeitung*, 1892, N° 10-12. (Cf. *Allgemeine, etc., vol. 47, pp. 779-780*).
- (109) Jean-Valentin Tischbein fit de la « peinture d'histoire dans le genre antique », mais « trouva son plus grand succès avec des portraits de femmes coquettes, souriantes et fardées, dont on voit toute une collection, d'un coloris délicieux, au château de Wilhelmshöhe, près de Cassel », a dit Jacques Bainville. Il dirigea l'Académie des Beaux-Arts à Cassel.

(110) Jean-Frédéric-Auguste Tischbein étudia à Paris « plus le coloris des peintres des fêtes galantes que le sévère dessin de David », séjourna à Naples, en Hollande et mourut directeur de l'École des Beaux-Arts de Leipzig.

(111) Louis, baron David, peintre de Napoléon, auteur du tableau du couronnement, etc. (1748-1825).

(112) Jean Savant, *Gœthe et les Idylles de Tischbein* (*Action Française*, 2 et 5 novembre 1938).

(113) C'est-à-dire les campagnes de 1813 à 1815.

(114) Fr. d'Alten, *Scènes de la vie de Tischbein* (Leipzig, 1872).

(115) Lettre du 1<sup>er</sup> janvier 1821. Cf. Alten, ouv. cit.

(116) Nous avons déjà dit que cet ouvrage fut imprimé à Saint-Pétersbourg en 1813.

(117) Claude Gelée, dit Le Lorrain (1600-1682), le plus admirable peintre paysagiste français.

(118) Alexandre de Rennekampf, *Extraits*, etc., ouv. cit.

(119) Tischbein à Rennekampf, 13 avril 1818, ouv. cit.

(120) Idem, 17 novembre 1819.

(121) Idem, 2 mars 1820.

(122) Rennekampf à Tischbein, 19 mars 1820.

(123) Alten, ouv. cit.

(124) Ce périodique se nommait *Oldenburger Blätter*. Les études d'Alexandre de Rennekampf y sont contenues dans les N<sup>os</sup> 4 à 13 (22 janvier-16 mars 1820). Une série de ces articles se trouve reliée dans la bibliothèque de Gœthe.

(125) *Guillaume Tischbein, ses tableaux, ses rêves, ses souvenirs, au château d'Oldenbourg*, qu'Alexandre de Rennekampf fit éditer à Brême, par Kayser, parut sans nom d'auteur, ce qui ne doit pas surprendre, mais cela a conduit Jacques Bainville à commettre une erreur en attribuant cet ouvrage à Tischbein lui-même, le qualifiant d'« autobiographie » dans la *Grande Encyclopédie*, tome XXXI, p. 114.

(126) Voir aussi Wolfgang d'Ettingen, *Gœthe et Tischbein* (Weimar, 1910).

(127) *Lettre à Tischbein*, ouv. cit.

(128) Alexandre de Rennekampf, *Guillaume Tischbein*, etc., ouv. cit.

(129) Ce tableau de Tischbein est la plus populaire image de Gœthe.

(130) Lettre d'Alexandre de Humboldt à Gœthe (13 avril 1810). Il existe également une lettre, du 25 octobre 1816, par laquelle Guillaume de Humboldt prie Gœthe de bien accueillir son « cher Livonien » — « un homme plein de notions spirituelles et tout amour pour ce qui est art et science ». (*Gœthe Briefwechsel mit W. und A. v. Humboldt*, herausgegeben von Ludwig Geiger, Berlin 1909.)

(131) Dans la *Correspondance de Gœthe*, l'une est du 10 avril 1820, l'autre du 2 juin 1823.

(132) Tischbein à Rennenkampf, 3 mai 1821.

(133) P.-S. de la lettre de Gœthe à Tischbein : « Mes meilleures amitiés à M. le baron de Rennenkampf. Je sollicite la permission de faire usage de ses articles... pour ma composition. » (Cf. Alten, *ouv. cit.*.)

(134) Cf. Wolfgang d'Ëttingen, *ouv. cit.*

(135) Lettre du 10 août 1821.

(136) Cf. Ëttingen, *ouv. cit.*

(137) Alten, *ouv. cit.*

(138) Stauffer, *ouv. cit.*

(139) Caroline de Humboldt à Alexandre de Rennenkampf 31 août 1828.

(140) Lettre à Elisa, 30 mai 1852.

(141) Lettre du 8 avril 1820.

(142) Lettre datée de Carlsbad, 21 juin 1820.

(143) Il est pour le moins extraordinaire que Caroline de Humboldt n'ait jamais vu une toile du plus grand peintre de son temps !

(144) Décidément, Caroline de Humboldt apparaît ici à son désavantage.

(145) Lettre du 27 mars 1824, de Berlin.

(146) Lettre du 19 novembre 1824, de Berlin.

(147) Lettre du 5 février 1825.

(148) Lettre du 13 octobre 1825, de Tegel.

(149) Lettre du 9 octobre 1826, de Tegel.

(150) Sous ce nom, Alexandre de Rennenkampf a exprimé plusieurs des pensées qui lui étaient propres, et l'on peut dire qu'à bien des égards, Fritz Holm, c'est Alexandre de Rennenkampf.

(151) Lettre du 29 mars 1827.

(152) « N'avez-vous pas vu le comte Flemming chez nous, à Francfort, en 1817 ? » (Lettre du 15 octobre 1827.)

(153) On ne sait ce que contenait ce paquet.

(154) Th. Distel, ouv. cit., lettres des 28 mars, 4 et 21 avril 1829.

(155) En particulier : *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne au moyen de la langue basque* (1821), *Dictionnaire basque* (dans le *Mithridate* ou *Dictionnaire polyglotte d'Adelung*, T. IV.), *Lettres sur les formes grammaticales en général et sur la langue chinoise en particulier* (1827). Il laissa deux ouvrages inachevés : *Langues de l'archipel indien* et *Philosophie des langues*.

(156) Le comte Albert Schulenburg-Klosterroda répondit à Alexandre de Rennenkampf, en le remerciant, le 10 août 1835.

(157) Sous le titre *Aus Wilhelm von Humboldts Letzten Lebensjahren* (Des dernières années de la vie de Guillaume de Humboldt), Théodore Distel publia à Leipzig, aux Editions Jean Ambrosius Barth, en 1883, la relation d'Alexandre de Rennenkampf comme si lui-même, Distel, se trouvait être l'auteur de l'ensemble du livre, qui contient uniquement les souvenirs d'Alexandre de Rennenkampf et quelques lettres à lui adressées par Guillaume de Humboldt.

(158) Il a été déjà question de ce voyage, qui coïncida avec le séjour d'Alexandre de Humboldt à Saint-Petersbourg, avant son grand voyage d'exploration.

(159) Il s'agissait d'une lithographie de Caroline de Humboldt, par Wack, et d'une peinture à l'huile de Schick, exécutée à Rome, une trentaine d'années auparavant. En outre, Alexandre de Rennenkampf possédait de son « immortelle amie » un buste en bois, grandeur naturelle, qui devint ensuite la propriété de sa fille, la générale de Parseval, à Augsbourg.

(160) Distel, ouv. cit.

(161) Lettre du 9 avril 1830, Distel, ouv. cit.

(162) Frédéric Schiller (1759-1805), l'un des plus illustres poètes tragiques, historien d'autre part, doué de génie et d'imagination, auteur des *Brigands*, de *Wallenstein*, de *Marie Stuart*, de *Don Carlos*, de *Guillaume Tell*, de la *Guerre de Trente ans*, etc.

(163) Cf. Schlesier, *Souvenirs sur Guillaume de Humboldt* (Stuttgart, 1845).

(164) Ministre d'État du grand-duc d'Oldenbourg, Il mourut en 1843.

(165) Lettre du 28 juin 1831. Cf. Distel, ouv. cit.

(166) Idem. Lettre du 20 mars 1832.

(167) Falck, *Gœthe tel qu'il est*.

(168) Jean-Henri-Frédéric Frericks, pasteur de la cour d'Oldenbourg, mort en 1837. Un article lui est consacré dans la *Nécrologie allemande*, 15<sup>e</sup> édition (1837), tome I.

(169) Distel, ouv. cit., lettre du 12 août 1833.

(170) Entre autres Caroline, qui mourut en 1837, et qui avait été si « farouche » avec Alexandre de Rennenkampf à Rome en 1808-1809.

(171) Hossbach prononça son oraison funèbre. Le texte en fut envoyé par la fille de Guillaume de Humboldt, Caroline, à Alexandre de Rennenkampf, un peu plus tard (9 juin 1835).

(172) Othon I<sup>er</sup>, roi de Grèce, né à Salzbourg, mort à Bamberg (1815-1867), régna trente ans, de 1832 à 1862. A cette date, il fut déposé, le peuple grec lui reprochant, entre autres, son esprit d'économie et la réserve de sa politique extérieure.

(173) Costas Kérofilas, *Thorwaldsen*, art. cit.

(174) Du nom de Capodistrias. Jean Capodistrias, qui joua un grand rôle dans la guerre d'Indépendance hellénique, dirigea les destinées de la Grèce jusqu'à son assassinat (1776-1831).

(175) Théodore Colocotronis (1770-1843), patriote grec qui servit tour à tour Napoléon et l'Angleterre avant de s'illustrer durant la guerre d'Indépendance.

(176) Alexandre Mavrocordatos (1791-1865), homme d'État grec, l'un des chefs de l'Insurrection hellénique de 1821.

(177) Homme d'État grec, premier ministre du roi Othon.

(178) André Miaoulis (1768-1835), l'un des plus illustres marins. Amiral qui se couvrit de gloire durant la guerre d'Indépendance.

(179) Sur Pierre Mavromichalis, ce héros du Magne, voir Jean Savant, *Napoléon et la Morée*.

(180) *Missager d'Athènes*, N° 1053, 19 août 1938.

(181) Du Phanar, quartier grec de Constantinople.

(182) De la Roumélie, dont la capitale, Philippopoli (ville de Philippe), appartient ensuite à la Bulgarie.

(183) *Missager d'Athènes*, art. cit. — Marthe d'Armansberg et sa sœur épousèrent deux princes, les frères Karadjas. Armansberg quitta la Grèce peu après le retour du roi.

(184) Edmond About (1828-1885) a dirigé son esprit et son talent, dans l'un de ses ouvrages, contre la Grèce contemporaine et la reine Amélie en particulier.

(185) Jules Blancard, *Etudes sur la Grèce contemporaine, Othon I<sup>er</sup>* (Paris, 1886, Extrait de la *Revue du Monde Latin*, tome X, 4<sup>e</sup> année, livraisons octobre-décembre).

(186) Idem.

(187) *A la mémoire d'Alexandre de Rennenkampf* (Inland, N° 18, 3 mai 1854). Cet article est dû à Charles-Henri de Busse, conseiller d'État actuel et chevalier, qui avait connu Alexandre de Rennenkampf à l'époque où Auguste d'Oldenbourg gouvernait l'Esthonie. La biographie de Busse se trouve dans l'*Inland*, n° 42, octobre 1860, p. 774.

(188) Cent ans plus tard, en 1937, les historiens grecs Spyridion Pappas et Jean Longovardos retrouvaient l'inscription relative à Alexandre de Rennenkampf, « haut dignitaire grec », à la page 140 du registre officiel, grand in-4°, conservé aux Archives et intitulé en français : *Premier livre de l'Ordre Royal du Sauveur*.

(189) La Néva, fleuve imposant qui arrose Saint-Pétersbourg.

(190) La Hunte, chétive rivière qui arrose Oldenbourg et se jette dans le Weser.

(191) *A la mémoire*, etc., art. cit.

(192) *Idem*.

(193) Sotiria Aliberti, *Amélie, reine de Grèce* (1896), fascicule A, p. 44.

(194) Citons notamment : *Die kaiserliche-königliche orientalische Akademie zu Wien, ihre Gründung, Fortbildung und gegenwaertige Hinrichtung*, Wien 1839. — *Rej. — Rawus in Masenderan aus dem Schahname des Ebul Kassim Mansur el Firdewsi*, Wien 1841. — *Sal und Rudabch, Epischlyrisches Gedicht frei nach dem Persische des Ebul Kassim Mansur el Firdewsi*, Wien 1840.

(195) Les renseignements relatifs à la carrière de Victor Weiss de Starkenfels proviennent des Archives de Vienne, 12 juin 1937. — On retrouvera Elisa de Rennenkampf dans notre ouvrage : *Un gentilhomme livonien* (en préparation).

(196) *A la mémoire*, etc., art. cit. — Aide de camp de Schwarzenberg en 1818, Prokesch fut en 1828 chargé de mission en Grèce et au Levant. Promu chevalier d'Orient en 1830, c'est alors qu'il rencontra le duc de Reichstadt (le roi de Rome, Napoléon II). En 1833, nouvelle mission en vue de négocier la paix entre Méhemet Ali et le Sultan. Ministre à Athènes en 1834, ambassadeur à Berlin en 1849, délégué de l'Autriche et président de la Diète germanique à Francfort, en 1853, il devint, deux années plus tard, internonce à Constantinople, puis ambassadeur dans la même ville en 1867. De 1873 à 1876, année de sa mort, Prokesch voyagea beaucoup à travers la France, l'Algérie, la Tunisie, l'Italie.

(197) A. Laquante, *Guillaume et Caroline de Humboldt*, Paris 1893.

(198) Sotiria Aliberti, ouv. cit.

(199) Louise de Mecklembourg-Strelitz, reine de Prusse, femme de Frédéric-Guillaume III et ennemie malheureuse de Napoléon I<sup>er</sup> (1776-1810).

(200) Antoine Canova (1757-1822), célèbre sculpteur italien auquel la sœur de Napoléon, Pauline Borghèse, servit d'impeccable modèle...

(201) A. Couder, *Christian-Daniel Rauch* (Biographie universelle ancienne et moderne, tome 35, Paris et Leipzig.).

(202) Expédié de Rome en septembre 1814, le monument n'arriva à Berlin que dans le courant de l'année 1815.

(203) A. Couder, art. cit.

(204) Monument conçu par le baron de Klenze, architecte du roi de Bavière.

(205) Frère de Frédéric-Guillaume III, il régna sur la Prusse de 1840 à 1861 et mourut fou. Son frère Guillaume I<sup>er</sup>, premier empereur d'Allemagne (1797-1888), lui succéda en 1861.

(206) Cette statue, de 17 pieds de hauteur, atteint 43 pieds en comprenant le piédestal. Elle est érigée à Berlin.

(207) Eggers, *Christian-Daniel Rauch*, ouv. cit.

(208) Il s'agissait, entre autres, du « Maximilien-Joseph » et du « Blücher ».

(209) C'est-à-dire Caroline de Dalwigk, femme d'Alexandre de Rennenkampf.

(210) On a vu que le portrait exécuté par Schick est celui de Caroline de Humboldt.

(211) Eggers, ouv. cit. — « Vraiment grandiose », telle fut l'expression de Gœthe, quand il vit la statuette qui le représente dans sa robe de chambre, dans une attitude familière, les mains derrière le dos. — Gœthe reçut le sculpteur Rauch plusieurs fois en septembre 1828, et, au cours d'entretiens joyeusement animés, l'esquisse se trouva terminée. Riemer en admire la vérité : « Elle est excellente comme attitude ; c'est tout à fait le vieillard, tel qu'il se tient et tel qu'il marche. » Gœthe (1749-1832). — Exposition organisée pour commémorer le centenaire de la mort de Gœthe. Bibliothèque Nationale, Paris 1932).

(212) Le mont Pentélique, en Attique, entre Athènes et Marathon, est célèbre depuis l'antiquité par ses carrières de marbre blanc.

(213) Les plus grands sculpteurs de la Grèce antique.

(214) Il importe de répéter que l'essentiel de la vie d'Alexandre de Rennenkampf a pu être retracé après de très longues recherches, mais qu'évidemment certains détails manquent encore.

(215) Gendre de Guillaume de Humboldt.

(216) Durant le voyage de Rauch à Arolsen Alexandre de Rennenkampf s'était rendu à Berlin pour y voir son ami.

(217) Au début de 1852, Alexandre de Rennenkampf accompagna Auguste d'Oldenbourg à Berlin. Ce fut son dernier voyage dans la capitale prussienne.

(218) Eggers, ouv. cit.

(219) Caroline de Rennenkampf, née baronne de Dalwigk, mourut à Oldenbourg le 2 avril 1837, âgée de trente-sept ans, neuf mois et vingt et un jours.

(220) Exactement quatre-vingt-quatre ans, huit mois et vingt-deux jours. Elle mourut le 12 mars 1844.

(221) La jeune Auguste de Rennenkampf mourut le 14 avril 1844 au moment où elle allait épouser le baron Grote.

(222) Adélaïde de Rennenkampf devint chanoinesse de Naumbourg-sur-la-Saale.

(223) Eggers, ouv. cit.

(224) Merzdorf, art. cit.

(225) Lettre à Dohrn.

(226) Science des fins dernières de l'humanité.

(227) Merzdorf, art. cit.

(228) Alexandre de Rennenkampf, *Extraits*, etc., ouv. cit.

(229) Lettre à Rauch. Eggers, ouv. cit.

(230) Stauffer, ouv. cit.

(231) *A la mémoire*, etc., art. cit.

(232) Stauffer, ouv. cit.

(233) Lettre du 27 juillet 1851. — Sur Maria Pawlona de Weimar, voir L. Preller, « Sur une vie princière » (Weimar, 1859). Elle avait épousé le grand-duc de Saxe-Weimar en 1803. Alexandre I<sup>er</sup> alla lui rendre visite à Weimar en 1805, notamment, après la conclusion du traité de Potsdam.

(234) On ne possède jusqu'à présent aucune trace de ce voyage, hormis une assertion de Stauffer (ouv. cit.).

(235) *Sur Pie VII* (dans « La Nymphé du Weser », recueil publié à Brême en 1831).

(236) Washington Irving, contemporain d'Alexandre de Rennenkampf, vécut de 1783 à 1859 et fut aussi un historien. La comparaison entre les deux écrivains est due à l'auteur russe de l'art. cit. *A la mémoire*, etc.

(237) Stauffer, ouv. cit.

(238) Gœthe, *Torquato Tasso* (acte 1).

(239) Idem.

(240) Idem.

(241) Stauffer, ouv. cit.

(242) *Extraits, etc.*, ouv. cit.

(243) Lettre à Dohrn.

(244) Merzdorf, art. cit. — Un bon portrait d'Auguste d'Oldenbourg a été publié par le D<sup>r</sup> W. Rodewald, *Festschaft zur Feier des fünfundsiebzig-jährigen Landwirtschafts-Gesellschaft*, p. 33 (Berlin, 1894).

(245) Merzdorf, art. cit. Sur Jean-Frédéric-Louis-Théodore Merzdorf (1812-1877), voir *Allgemeine Deutsche Biographie*, tome XXI, p. 485.

## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....		II
Chapitre	I. — ORIGINES ET JEUNESSE.....	13
—	II. — SUISSE — ITALIE — FRANCE...	23
—	III. — RUSSIE ET CAMPAGNES.....	47
—	IV. — GRAND-DUCHÉ D'OLDENBOURG..	72
—	V. — LES IDYLLES DE TISCHBEIN.....	102
—	VI. — GUILLAUME ET CAROLINE DE HUMBOLDT.....	117
—	VII. — LA REINE AMÉLIE DE GRÈCE.....	137
—	VIII. — CHRISTIAN-DANIEL RAUCH.....	146
—	IX. — CRÉPUSCULE.....	159
ANNEXES.....		171
	I. — UN GENTILHOMME LIVONIEN....	173
	II. — UN GUERRIER DU CAUCASE.....	194
NOTES.....		205